

brées de monde, toute la population était dehors, même les Allemands; les laborieux Allemands sortaient avec leur bonnet de coton, leurs culottes courtes, leurs bas longs, et la pipe à la bouche, pour savoir ce qu'il adviendrait des Juifs accusés.

A la voix du crieur, Ben-Joseph reste pâle et consterné; il n'avait pas cru que le jugement fût si prochain, et avait dirigé tous ses efforts à prévenir le massacre du dimanche de Sainte-Ursule. Oubliant tout au monde, il retourne machinalement sans dessein au château royal, où se trouve encore Esterka. La foule encombrait déjà les avenues; le castellan de Krakovie se faisait ouvrir les portes de la grande cour; il était monté à cheval, entouré d'une garde nombreuse, suivi du char des accusés, un misérable chariot découvert, formé de deux échelles placées en angle, avec de la paille.

CHAPITRE XVIII.

UN AVEU.

— Que signifient ces rassemblements et ces cris? demanda Kasimir en s'adressant à Jacques de Melchtin, lui montrant par la croisée les rues de Krakovie pleines de monde.

— On juge aujourd'hui les Juifs, répondit le digne vieillard. C'est cette nouvelle, sire, qui agite toute la population. Chacun

veut savoir quelle sera l'issue de ce triste procès.

— Aujourd'hui! répéta Kasimir étonné; et pourquoi aujourd'hui?

— Votre Majesté connaît les projets sanglants du prêtre Martin et du pan de Wola. Vous en avez les preuves manifestes dans le parchemin que vous m'avez communiqué. Certes, quelque bruit en sera venu au castellan de Krakovie; il n'aura pas voulu attrister Votre Majesté par des révélations sinistres; d'un autre côté, cependant, afin d'écarter la cause première, le prétexte apparent des mécontents, il aura jugé nécessaire d'accélérer le procès. Les accusés sont innocents, ou coupables; dans le premier cas leur acquittement, et dans le second leur châtement, mettront terme aux machinations clandestines qui prennent leur source dans l'injuste protection que, selon eux, vous accordez

aux meurtriers des enfants chrétiens.

— *Innocents ou coupables!* reprit Kasimir avec vivacité, ne pouvant cacher son indignation et ses craintes; *innocents ou coupables!* Je pensais qu'il ne vous restait aucun doute à leur égard. Hier encore vous déploriez la fatalité qui les accable; aujourd'hui vous pouvez dire, *innocents ou coupables!*

— Hier, sire, je ne savais pas que l'instruction du procès a fait recueillir de nouveaux indices, de nouvelles preuves. Des témoignages récents sont venus fortifier l'accusation.

— D'où le savez-vous?

— C'est le castellan de Krakovie qui m'en a fait part.

— Comme je le vois, vous êtes mieux informé que votre roi, et vous recevez les rapports avant votre monarque.

— A l'instant le castellan m'a communiqué ces détails pour que j'en instruisse Votre Majesté.

— Le castellan est donc au château ?

— Oui, sire, il vient y prendre l'accusée pour la conduire devant la cour de justice.

— La conduire, la tirer de mon palais pour l'exposer aux insultes et aux outrages de la foule égarée ! Non, non, je ne veux pas qu'elle sorte, je veux qu'elle reste dans mon château.

— Pour la préserver de toute insulte, de tout outrage, le castellan lui-même, avec une garde nombreuse, doit entourer le charriot qui l'emmènera.

— Je ne le veux pas, entendez-vous ? dit Kasimir d'une voix foudroyante ; allez, prévenez le castellan de ma volonté, et dites que malheur à l'insolent qui osera violer l'asile

que j'ai désigné à la malheureuse victime de l'ignorance et de la superstition.

— Que dites-vous, sire ?

— Telle est ma volonté, hâtez-vous.

— Roi Kasimir, insista Jacques de Melchitin avec fermeté, souffrez que je vous désobéisse.

— Qu'entends-je ?

— Oh ! oui, Kasimir ; je vous prouverai que je mérite votre confiance, que je mérite le titre dont vous m'avez honoré en me nommant conseiller de la couronne. Nos usages exigent que les accusés paraissent en personne devant le tribunal ; mon roi et maître, qui veut que les lois soient respectées par tout son peuple, ne donnera pas l'exemple de leur violation. Regardez, sire, cette foule compacte qui se presse autour de votre château. Pensez-vous qu'il soit prudent de l'exaspérer ? Voulez-vous donner raison aux

calomnieux qui prétendent que vous protégez les ennemis de la religion ? Aujourd'hui, sire, l'évêque de Krakovie, les premiers sénateurs, l'élite de la noblesse, sont prêts à se ranger autour de votre trône, à risquer leur vie et leur fortune pour un monarque bienveillant et juste. Mais si vous arrêtez le cours de la justice, si vous bravez les lois, ils s'éloigneront de vous, ils vous délaisseront.

Le vénérable vieillard ajouta encore quelques paroles suppliantes, où se peignaient l'attachement pour le roi et le respect pour les institutions du pays. Mais Kasimir, tout entier au danger d'Esterka, ne voyant que les images sinistres de la honte, des outrages et des tortures qui la menaçaient, n'écoutait son conseiller qu'avec impatience. Quand il eut fini de parler, pour toute réponse il lui jeta un regard de colère, et donna ordre au

chambellan de faire venir le castellan de Krakovie... Ensuite, se penchant sur son fauteuil, il ajouta en se parlant à lui-même :

— Je suis seul, seul, délaissé. Non, je n'ai pas d'ami, pas un seul à qui je puisse me confier, à qui je puisse dire le fond de mon cœur.

Le vieillard baissa la tête ; Kasimir put apercevoir ses yeux pleins de larmes qu'il s'efforçait de lui dérober.

— Tu pleures ? demanda Kasimir avec bonté.

— Sire, depuis dix ans que je vous sers, c'est pour la première fois que vous m'avez parlé avec colère, c'est pour la première fois que vous avez douté de mon dévouement à votre personne.

— Ah ! si tu savais ce qui se passe dans mon âme, répondit Kasimir, et, en disant ces paroles, il cachait son front avec la main,

comme s'il eût voulu en dérober la rougeur.

— Kasimir, mon roi, mon fils, qu'avez-vous, quel est ce secret, quelle est cette douleur que vous me taisez, à moi votre fidèle conseiller, que souvent vous avez nommé votre père? Ah! si, par mes longs services, j'ai pu mériter quelque grâce, quelque faveur, confiez-moi vos peines. Je suis vieux, mon expérience pourra vous être utile. Parlez, un mot, un seul mot, je vous le demande à genoux.

— Eh bien, sache que cette Juive, accusée d'un meurtre, que l'on doit aujourd'hui juger, que le castellan doit conduire sur un char ignominieux au milieu des insultes et des outrages d'une foule égarée; sache que cette jeune fille est innocente, que son ame est pure, son cœur sensible, son esprit cultivé.

— Je le crois, sire, je le sais.

— Mais ce que tu ne crois pas, ce que tu ne sais pas...., c'est que je l'aime.

— Vous l'aimez, vous, sire! une Juive, accusée d'un meurtre!

— Oui, je l'aime. Et ce sentiment que j'éprouve, si elle l'eût inspiré au dernier noble de mon royaume, l'épée à la main, il s'arrogerait le droit de la défendre. Et moi je dois me taire, et lui refuser mon appui, parce que je suis roi et que je donne exemple à mon peuple. Si le dernier de nos nobles était convaincu de son innocence comme je le suis, à lui seul il la protégerait contre tous; et moi je dois la livrer à la fureur du peuple, l'abandonner au bourreau, parce que je suis roi, et que je donne exemple à mon peuple. Voilà les prérogatives de ma couronne. Quoi! Melchtin, un monarque qui a dévoué toute sa vie au bonheur de son

pays, qui lui a consacré toutes ses actions, toutes ses pensées, n'aurait pas le droit de dire à ses sujets : celle que vous accusez est innocente ; respectez-la, car je l'aime. Pour être roi, faut-il que je sois lâche, et que je recule devant un devoir que tout autre accomplirait ? Que faire, Melchtin, que faire ?

Le vieillard, d'abord épouvanté de l'amour d'un roi catholique pour une Juive, en voyant la douleur de Kasimir, ne songea plus qu'à trouver un moyen de concilier ses sentiments pour Esterka avec le respect des lois.

— Eh bien ! que penses-tu ? demande Kasimir, voyant la méditation où reste plongé le vieillard.

— Mon fils, répond Jacques de Melchtin, Dieu vous a soumis à une rude épreuve.

— N'est-ce pas, tu comprends ma souffrance !

— Avec l'aide de Dieu, vous en sortirez glorieusement, car pour remplir vos devoirs vous saurez faire le sacrifice de vos sentiments les plus chers.

— Que prétends-tu ?

— Esterka paraîtra devant le tribunal. L'histoire ne pourra dire que Kasimir a soustrait à la justice une Juive accusée de meurtre, parce qu'elle était jeune et belle. Mais, rassurez-vous ; Esterka ne sera pas traînée dans les rues sur le triste char des criminels ; moi, Jacques de Melchtin, je la conduirai par la main comme si elle était ma fille, mon enfant.

— Pour que la foule égarée la déchire en morceaux ?

— Non, Kasimir. Le peuple en me voyant à ses côtés, sans gardes, sans escorte, la

respectera par égard pour mes cheveux blancs. Je connais les habitants de Krakovie, ils grondent, ils murmurent, s'ils voient un coupable impuni; mais ils se taisent, ils attendent, si la justice a son cours. Sire, je vous répons sur ma tête qu'Esterka traversera la foule sans qu'une main se lève sur elle, sans qu'une insulte arrive à son oreille.

— Et me réponds-tu du jugement du tribunal?

— Sire, Esterka vous a convaincu de son innocence; pourquoi ne produirait-elle pas la même impression sur des juges dont l'intégrité vous est connue? Préférez-vous donner le champ libre à ceux qui la calomnient et la veulent perdre? Comme conseiller de la couronne, je puis assister au procès, et ferai tout ce que mon cœur et mon esprit m'inspireront pour sauver l'innocence. Une fois l'accusée disculpée, il vous sera loisible

de la combler de vos bienfaits; car on n'y verra que le dédommagement d'une injuste persécution. N'hésitez pas, Kasimir; vous ne pouvez agir autrement. Vous ne pouvez laisser une tache à votre règne glorieux.

Kasimir restait indécis, l'esprit frappé cependant des avantages qui résulteraient pour Esterka d'un acquittement solennel prononcé par le tribunal. En ce moment on annonça l'arrivée du castellan de Krakovie.

Jacques de Melchtin, voulant cacher au castellan l'agitation du roi, alla au-devant de lui, l'arrêtant à quelque distance de Kasimir.

— Vous arrivez, monseigneur, lui dit-il, pour conduire l'accusée devant le tribunal, et vous avez pris la précaution de faire entourer le char d'une garde nombreuse. Mais Sa Majesté, au lieu d'imposer au peuple par la force, a résolu de faire appel à son

bon sens. Je vais conduire seul Esterka, et j'ose me promettre que pas un Polonais ne voudra lever la main sur une femme, sur un vieillard.

— Oui, monsieur le castellan, telle est ma volonté, dit le roi en s'approchant de Jacques de Melchtiu, et lui serrant la main. Retournez auprès du tribunal, et poursuivez vos investigations avec le même zèle que vous l'avez fait jusqu'aujourd'hui. Je sais que vous n'épargnez pas des coupables, et je sais mieux encore que vous ne laisserez pas immoler des innocents. Jacques de Melchtiu vous assistera dans la recherche difficile de la vérité.

— Sire, je vous rends grâce de nous déléguer un de vos conseillers intimes. La responsabilité du juge est grave ; vous l'allégez en la partageant. Le temps presse, sire.

— Allez, bientôt Jacques de Melchtiu vous rendra l'accusée.

— Tu vois que je t'obéis, dit Kasimir au vieillard, tandis que le castellan s'éloignait.

— Vous ne vous en repentirez pas, sire. J'espère vous ramener justifiée celle qui gémit accablée sous d'horribles préventions.